

Con-sideratio
Iris Gallarotti

« *Les astres en latin se disaient les sidera. Les sidera apportent les saisons. Ils sidèrent. Ils commandent leurs apparitions et leurs disparitions. Ils signalent les levers et les déclinés des êtres.* »

Pascal Quignard, *Sur l'image qui manque à nos jours*

Con-sidera, avec les étoiles.

Con-sideratio, contempler les astres.

Observer leurs positionnements avec attention afin d'interpréter une destinée.

Examiner les constellations, points lumineux dans l'obscurité comme autant de signes, de signets pour retrouver sa page, son chemin.

A contrario, l'absence de ces corps sidéraux nous rend aveugles sur le dessein de notre voyage, nous plonge dans la nuit obscure, nous condamne aux ténèbres de nos errances. De l'absence de ces corps astraux naît le mot désir, *de-sideratio*. De l'absence du corps céleste, du corps de l'autre, du corps du texte point cette tension vers ce qui est manquant, perdu, dont on se souvient, cette présence qui n'est plus et que l'on regrette.

Je te m..., trois syllabes ou presque, une œuvre composée de plusieurs, des diptyques qui s'inscrivent sous une forme double, duelle et complémentaire, entre l'écriture et la photographie, le mot et l'image, le point et le chemin. L'image renversée, scindée, pose en miroir deux facettes d'un même corps, comme les motifs d'une carte à jouer. Iris serait-elle Pallas, dame de pique ? Ou bien Judith ? Dame de cœur qui, aux temps bibliques, sépara une tête de son corps. Une désunion qu'éveille le titre de l'œuvre d'Iris Gallarotti, cette lettre esseulée, ce mot écimé, cette parole perdue, ce verbe inaccompli, *m...*

M..., Iris, la messagère de la mythologie s'est interrompue. Une lettre, trois points et cent possibles. Sens plausible ? Le silence et l'infini. Et entre les mots tus, sur les images, des points. Points d'impact ou de rupture, points de résilience ou de bascule ? Quelle figure se trame entre et à travers les points ? Quelle cosmogonie intime se dessine sous nos yeux ? Ces lignes imaginaires faites de points, d'intervalles et de silences cheminent à la surface des formes, indiquent le trajet, signifient le geste fulgurant et le temps immensurable de la création d'un monde.

Cet organisme astral, vivant, défie la gravité, le poids de la chair. Il déjoue l'anatomie en jeu et à l'image, redessine ses volumes et ses ombres, ses vides et ses pleins, berce le corps dans le creux de ses bras délicats. Infiniment grands, infiniment petits, les points animent la surface, tissent une toile, retenant ce corps icarien dans l'instant de la suspension, dans l'espace de la suspension, dans cet entre du ciel étoilé.

Ces points, ces astres parsemés, cette constellation, traversent l'image et recouvrent le corps nu, le parent, le dévoilent, le réinventent, le poussent à la sidération. Cet habit, ce vêtement, ce que nomme Emanuele Coccia « corps secondaire » dans *La vie sensible*¹, fait que le corps « apparaît », devient visible, vient au jour après l'obscurité. Cet ornement, cette parure, protège et sublime le corps, fait corps avec lui, le présente au monde et permet ces « levers » des êtres pour reprendre les mots de Pascal Quignard². Le corps paré se révèle et révèle l'être.

De la cosmétique à la cosmogonie, de l'art de la parure à la création d'un univers – mais faut-il moins que cela pour pallier l'absence, tromper le désir ? – L'œuvre *Je te m...* d'Iris Gallarotti se joue de ce silence originel. Moment de suspension avant le premier souffle, avant le premier cri, il annonce la parole à venir, les possibles de l'être dont seuls les astres connaissent la destinée, nous invitant à contempler leurs desseins.

1. Emanuele Coccia, *La vie sensible*, Paris, Payot, coll. Rivages poche/Petite Bibliothèque, 2010, p. 145.

2. Pascal Quignard, *Sur l'image qui manque à nos jours*, Paris, Arléa, 2014, p.15.